

que les malheureuses ménagères triment à l'intérieur des maisons, eux se prélassent ou sommeillent, heureux de vivre sous le climat enchanteur de Séville. Ils ont peu de besoins et pas d'ambition ; quand ils ont de quoi fumer et manger, impossible d'en obtenir le moindre travail. Ils ne bavardent même que quand cela leur plaît et faire parler un Andalou quand il ne veut pas, est une entreprise aussi hardie que d'essayer de l'empêcher de danser quand il entend la guitare ou de boire quand il a de l'*aguardiente* à sa portée.

Sobres, ils vivent presque d'amour et d'eau claire ; à leur régime, un Anglais ne résisterait pas quinze jours. Je crois que la plupart des Andalous, du peuple bien entendu, ne mangent pas de viande deux fois dans le mois. Un morceau de pain, un oignon, une tomate, du vin et des cigarettes ! Avec dix sous, ils ont de quoi se rassasier et se soûler.

Primesautiers par excellence, mais aussi vite abattus qu'une soupe au lait, il n'y a que trois grandes idées qui les passionnent au point d'en faire des héros de persévérance, de bravoure et d'audace : la patrie, l'amour, la religion. Oh ! sur ces trois points, ne badinez pas avec les Andalous : ce qu'ils veulent, ils le veulent bien, ils le veulent avec rage, avec frénésie. Un autre sentiment me semble se développer en eux au même degré : c'est la passion de la liberté. Les idées populaires sont très avancées en Andalousie : le socialisme, la république, la libre pensée ont conquis beaucoup d'esprits.

Ils ont une exubérance comparable à celle des Marseillais et une indolence asiatique ; ils feront dans le même jour trente kilomètres à pied, sans manger, pour aller assister à un spectacle quelconque ; ils crieront comme des sourds, se disputeront pour un rien, descendront dans l'arène pour tuer le toréador qui leur aura déplu, se feront écraser plutôt que de céder leur place sur le passage d'un cortège ou d'une procession, mais parlez-leur d'une affaire d'intérêts, ils vous répondront tranquillement : *manána !* à demain ! Cela veut dire : il fait bon, ici, je suis tranquille, cette cigarette est exquise, laissez-moi rêver ou dormir, ou écouter les chants ou les causeries des camarades !

Ils sont heureux, ils cueillent les jours de bonheur de l'existence, ils suivent le précepte d'Horace. Au jour le jour, suivant le caprice du hasard et de la fortune, ils vivent, confiants dans la Providence, persuadés que sur la terre féconde de l'Andalousie, sous son beau ciel d'azur, on ne saurait souffrir ni de misère ni de faim. Très généreux, très secourables, ils ne se laisseront mutuellement jamais sans appui. Aucun peuple n'est plus porté à s'entr'aider que le peuple espagnol : la

mendicité est nombreuse à Séville, parce que les étrangers y sont nombreux. C'est un métier comme un autre pour certains Andalous et surtout pour les *gitanos*. Mais allez dans la campagne, allez même à Huelva et vous verrez que les mendiants se font très rares, très rares.

Être ou paraître, pour eux ces deux mots ont le même sens : hommes et femmes préféreront se priver de nourriture, de choses nécessaires, pour le plaisir d'acheter une veste de velours ou un châle aux couleurs attrayantes. Même dans les classes bourgeoises, cette vanité extrême pousse les Andalous, comme les autres Espagnols, d'ailleurs, à afficher bien plus de luxe apparent que le comportent leur situation de fortune ou leur position sociale. C'est en Andalousie surtout que le proverbe est juste et que tout ce qui brille n'est pas or.

Ne vous fiez pas à l'apparence ; cette jolie bourgeoise de Séville à l'œil noir étincelant, aux beaux cheveux, aux formes gracieuses, sous ses élégants vêtements confectionnés sur le modèle de Paris, attire vos regards, fait battre votre cœur. Ne la suivez pas chez elle, croyez-moi. Elle a des bas troués, une chemise sale et pas de pantalon ! oh ! *Shocking !* Que dire de leur beauté ? Je les trouve charmantes quand elles sont toutes jeunes ; de quinze à vingt ans, il en est d'adorables. Mais la femme de plus de vingt ans est comme chez nous la femme de trente-cinq ans. Après vingt ans, un embonpoint les prend qui leur vaut ces formes luxuriantes qu'aucuns admirent : mais méfiez-vous. Elles n'ont point ces chairs fermes, cette opulence et cette solidité de charmes que Rubens excellait à peindre ; leur graisse est molle, flasque. A peine le corset enlevé, rien ne tient plus, tout s'écroule et semble s'enfuir : c'est une débandade générale. Et nous courons encore !

Que celui qui trouve des agréments à la conversation d'une Andalous, veuille bien lever la main ! Moi, je leur dénie (en général, car je ne saurais porter un jugement absolu et je sais quelques rares et charmantes exceptions) le don si précieux de la causerie. Je ne les compare pas à nos Parisiennes, à nos gracieuses et spirituelles femmes de France, il serait trop commode de les faire éclipser par d'aussi incomparables modèles. Mais reconnaissons-le, sans comparaison vaine, elles sont, pour la plupart, fort ignorantes, occupées de frivolités et de bagatelles, de grandes enfants capricieuses, fantasques, sans deux idées qui se suivent. Des spectacles, de la toilette, de l'argent, voilà les seules choses qui leur plaisent. Mais, direz-vous, c'est là ce qui charme toutes les femmes. Ah ! pardon, j'oubliais, elles ont une chose

qui les enthousiasme, qui les enivre, qui est leur vie, qui cause leur mort, c'est l'amour. Mais, non l'amour de tête, l'amour tout spirituel de nos femmes de France, non la fantaisie amoureuse de nos trop légères Parisiennes ; l'amour des Andalouses, c'est de la passion sauvage, frénétique, ardente comme le soleil de leur pays. Elles ne sont pas beaucoup plus constantes que chez nous peut-être : que voulez-vous, la femme est la femme, ondoyante et diverse, partout et toujours ! Mais elles aiment sincèrement, extravagamment lorsqu'elles aiment.

L'homme, le mâle, qui leur inspirera ce brûlant sentiment, fera d'elles leur esclave, leur chose, leur chienne soumise et dévouée. Elles l'aimeront parce qu'il sera bel homme, ou qu'il aura fait devant elles preuve d'énergie, de courage, ou qu'il chantera bien, ou qu'il dansera mieux encore. Les sentiments, les phrases, elles n'en ont cure ; les doux propos, les paroles galantes, toute cette cour d'esprit, d'humour, de poésie ou d'éclats de rire que les Français font aux femmes, cela les laisse indifférentes, insensibles.

Elles ne sont point farouches, ni bégueules, ni prudes ; loin de là ! Vous les voulez, vous les avez. Un peu d'argent, un cadeau, la curiosité, tout suffit à vous les donner. Mais leur amour, nenni ! ne le connaît pas qui veut, ne l'inspire pas qui veut !

Je ne sais s'il dure ce que durent les roses, mais je reconnais que l'amour des Andalouses est, au point de vue sensuel, prosaïque, bestial ou primitif, comme vous voudrez, l'amour dans sa plus forte expression.

Tout d'ailleurs, dans cette contrée heureuse où l'air est parfumé, où l'atmosphère est chaude, où les vents sont doux, où la végétation est luxuriante, où les plantes sont toujours en fleurs, tout proclame le triomphe de la chair et de la nature. Nulle part l'homme n'est plus humain dans le sens étroit de ce mot ; nulle part, les nerfs, les sens de la bête humaine ne sont mieux disposés à souffrir, à aimer, à goûter à la fois la double volupté des jouissances et des douleurs extrêmes.

Que vous dirai-je de plus ? Aimer, boire, manger, dormir, tout cela a une égale importance en Andalousie : il fait chaud, on a soif ; l'air est chargé d'effluves capiteuses, on s'aime ! C'est tellement ainsi que le mariage parmi le peuple tombe en désuétude : la proportion des enfants naturels aux enfants légitimes est de trente-cinq pour cent !

Et une admirable et extraordinaire inconscience se remarque chez cette race sémite, mêlée de maure. La femme Andalouse va supplier

la vierge Marie de lui rendre son amant, de faire revenir à elle l'infidèle avec lequel elle a trompé son mari. Le *sereno* ou veilleur de nuit, qui parcourt les rues de Séville en criant les heures, et en annonçant le temps qu'il fait, d'où son nom, — (*sereno*, beau temps, *nebluso*, temps pluvieux ! et, dam ! il fait le plus souvent beau temps à Séville) — cet agent de police, dis-je, armé d'une lanterne et d'une pique, ne verra aucun inconvénient à vous mener dans les maisons trop hospitalières de la ville ; il vous raccrochera même au besoin, tout comme une fille publique sur le pavé de Paris et vous vantera les *beautés* de telle ou telle demeure !

Et le même homme, dans un accès de fanatisme religieux, sera capable de se faire clouer réellement sur une croix ou bien d'endurer des pénitences qui sont de véritables tortures, dans lesquelles la chair est martyrisée de toutes les façons !

Rien ne doit vous étonner dans ce pays, où le système cérébral des hommes et des femmes est excitable à l'excès par tout et pour tout ; et le caractère de cette race inflammable, illuminée, superstitieuse, hystérique par atavisme, explique toutes les atrocités, toutes les extravagances, tous les actes héroïques, toutes les folies, toutes les voluptés et toutes les luxures, dont est rempli son passé et dont l'histoire ne nous apporte qu'un écho affaibli !

DE SÉVILLE A CORDOUE.

Séville, c'est la vie! — Cordoue, c'est la mort!

Jamais contraste plus étonnant n'a frappé mes regards.

Il est deux villes, pour ainsi dire jumelles, situées sous le même ciel d'azur, jouissant du même climat enchanteur, entourées de la même végétation luxuriante, nourries par le même sol fécond, arrosées par le même fleuve, habitées par la même race d'hommes, tirant toutes deux leur origine d'une haute antiquité, ayant une histoire presque commune : l'une est riche, prospère, gaie, pleine d'animation, de cris, de rires, de chants ; ses rues sont sillonnées par une foule nombreuse, affairée ou indolente, bruyante et bigarrée, c'est la cité du commerce, de l'industrie, c'est la ville poétique et évocatrice du passé en même temps, c'est Séville. L'autre, morne et désolée, sans un passant dans ses rues étroites et désertes, voit mélancoliquement ses monuments, ses remparts, ses édifices particuliers s'en aller en impalpable poussière ! Le même soleil qui, à Séville, jette sa chaude lumière sur un peuple grouillant, sur une ville pleine de sève et dont il semble activer la fièvre et redoubler la circulation, n'éclaire plus à Cordoue qu'un tombeau solennel et grave, où tout est recueilli, où tout est triste, tombeau gigantesque d'un passé merveilleux, où toutes les pierres parlent à notre imagination, racontant les splendeurs d'autrefois, un musée unique d'antiquités et de curiosités, temple du silence morne, où glissent, rapides et muettes, des ombres rares, où les mules elles-mêmes semblent hésiter à faire tinter leurs grelots.

Mais où sont les neiges d'antan ? où sont les jours glorieux de ton histoire, ô Cordoue, ô ville sainte des Musulmans, siège du Khalifat des Khalifats, capitale du grand Abdérame, du grand contemporain et ennemi de Charlemagne, Cordoue, où tous les vrais croyants venaient comme à la Mecque, baiser le seuil du *Mihrab* de la Mosquée sublime ?

Que les temps sont changés ! Cordoue, qui, tandis que le moyen-âge plongeait l'Europe presque entière dans une demi-barbarie, fut la ville la plus florissante, la plus riche, la plus brillante du monde, où les fêtes succédaient aux fêtes, où les palais touchaient les palais, centre de l'industrie, du commerce de l'Afrique et de l'Europe, lieu de rendez-vous de tous les marchands du globe, cité des arts et des lettres, dont la renommée des savants et des architectes a traversé les siècles pour venir jusqu'à nous, Cordoue, où est ta prospérité passée, où sont tes richesses, où sont les peuples qui ont rempli tes murailles de leur animation, les héros qui ont forcé par leurs exploits le monde entier à répéter ton nom ? Où sont les Maures dont tu gardes, indestructible, la magnifique, sublime et radieuse empreinte, les Maures qui t'ont laissée tant de gloire et ton idéale Mosquée ? Où sont les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois et les Romains qui, tour à tour, t'ont possédée ? les Romains dont la trace est encore visible parmi tes ruines ? Où est même ton *gran* Capitan, ton héros chrétien, ton illustre Gonzalve ?

Mais où sont les neiges d'antan ?

XXI.

LA CARRAHOLA ET LE PONT D'OCTAVE-AUGUSTE A CORDOUE.

J'avais quitté Séville à huit heures du matin avec l'excellent docteur Chappet, qui a été pour moi durant mon court séjour à Cordoue le plus aimable compagnon de voyage, et le plus instructif Mentor qui se puisse rencontrer : de Séville à Cordoue le chemin de fer longe le Guadalquivir, qu'il traverse même au début ; la voie ferrée traverse une plaine magnifique, plantée de mûriers, de vignes, d'oliviers, semée de tours en ruine ; les bords de la voie sont couverts d'aloès, d'orangers, de palmiers, de cactus. Les stations de notre train sont fréquentes et assez longues ; mais comme il fait fort beau, que le paysage est des plus pittoresques et que nos regards courent sans fatigue du Guadalquivir aux contreforts de la *Sierra*, sur lesquels de temps en temps un vieux château ruiné dresse la silhouette de ses hautes tours grises, nous ne nous plaignons pas de la lenteur de notre allure.

Vers midi nous arrivons à Cordoue ; nous nous précipitons dans l'omnibus et, quelques minutes après, nous dévorons un déjeuner refroidi à la *fonda de Oriente*, sur la place du *Gran Capitan*, la plus belle place de Cordoue. Aussitôt le café pris, je n'ai qu'un désir : visiter au plus vite cette ville que mon imagination me dépeignait pleine de merveilles. Ici nos désillusions commencent !

D'abord cette fameuse place du *Gran Capitan*, avec ses arbres rabougris, nous paraît d'un vide et d'un triste ! Nous envoyons chercher une voiture et, en attendant, nous contemplant cette large place dont le sol jaune, brûlé par le soleil, n'est foulé que par deux ou trois petits décrotteurs, marchands de journaux et d'allumettes, car en Espagne ils cumulent ces trois métiers, qui à Cordoue ne doivent pas être fort lucratifs. Apercevant deux étrangers, ils nous assiègent avec ténacité et ne nous laissent pas une minute de répit : « Une offrande, monsieur ! une boîte d'allumettes ! un journal de Madrid de la veille ! »

Et comme tout cela ne nous tente pas, ils s'empressent de gémir à nos oreilles l'éternel et monotone refrain des mendiants espagnols : « Una limosna, señor, por Dios ! una limosna ! »

Impatiente, je distribue quelques sous et je crois, en ma candeur naïve, mettre fin ainsi à l'importunité de ces petits parasites ! Quelle erreur ! A peine ai-je jeté quelques sous à ces jeunes vauriens, que de tous côtés, comme des diables de dessous terre, je vois surgir une foule de mendiants, — une bonne douzaine au moins — gémissant, pleurnichant, et tendant la main à qui mieux mieux. Pour le coup, l'assaut était rude à soutenir et nous commencions, mon compagnon et moi, à regretter la solitude de tantôt, lorsque notre véhicule arriva. Nous étions sauvés pour l'instant.

Nous longeâmes les remparts de la ville : ces murailles assez élevées, flanquées de place en place de tours carrées, cylindriques ou octogones, sont l'œuvre des Sarrazins et des Chrétiens. Elles n'ont rien de bien remarquable ; de grands et vieux arbres leur donnent un peu d'ombre mais la promenade, que nous parcourons, est à peine dessinée : une route départementale, en France, serait mieux entretenue. De distance en distance, la muraille est interrompue par une porte : il en est de fort curieuses. Toutes sont d'une antiquité assez grande : certaines sont sculptées et mériteraient d'être entretenues soigneusement. Mais c'est l'entretien qui leur manque le plus et leurs ornements, que dis-je, les portes elles-mêmes s'effritent et tombent morceaux par morceaux. Signalons la *puerta de Sevilla*, la *puerta d'Almodovar*, la *puerta del Osario*, celle del Colodro, la *puerta del Sol* et del Ponte. La porte du pont s'ouvre dans les remparts de Cordoue, au-delà des jardins de l'*Alcazar viejo*, en face d'un vieux pont de pierre, fort majestueux malgré son grand âge, et qui est attribué à Octave Auguste. Cette œuvre des Romains a été reconstruite ou restaurée par les Maures : le pont coupe le Guadalquivir dans sa plus grande largeur, et on jouit, en le traversant, d'une vue fort belle. A l'extrémité opposée à la ville, se dresse en guise de tête de pont, une vieille forteresse crénelée, à parler sans exagération, une simple tour, construite par les Arabes et entourée d'un mur qui croule de tous côtés. Cette œuvre de défense du vieux pont d'Octave s'appelle *Carrahola* : elle évoque immédiatement à nos yeux l'image des archers sarrazins qui jadis veillaient du haut de ses murs ; toute une époque passe en une minute devant nous ; il nous semble apercevoir des cavaliers maures s'approcher au galop de leurs coursiers rapides, turban en tête et cimeterre au flanc ; et, là-haut, au

sommet de la tour, la sentinelle sonne du cor ! Hélas ! Au lieu du son du cor, c'est la voix éraillée d'un perroquet qui frappe nos oreilles, et tandis que nous passons devant la poterne, nous apercevons dans l'intérieur de la tour des Maures, un savetier andalou, qui travaille sans se presser. Cet industriel a établi son échoppe dans la demeure des anciens hommes d'armes : il vit dans cette ruine, tirant son alène, chantant, buvant de l'eau, mangeant de l'ail et des tomates !...

Au débouché du pont, du côté de la ville, se dressent, près de la porte, les débris d'un ancien arc triomphal romain, élevé sans doute en l'honneur d'Octave, et dont quelques statues sont encore à peu près conservées. Malheureusement l'administration espagnole abandonne tout cela à son sort et nul ne semble se préoccuper de sauver de la destruction du temps et des hommes un monument extrêmement rare, dont la place devrait être dans un musée.

Notre cocher nous propose de nous mener à la Mosquée ; mais il est déjà un peu tard et nous préférons rentrer à l'hôtel en faisant le tour de la ville et en traversant une série de rues étroites, où notre voiture passe difficilement et où nous faisons une désagréable connaissance avec le pavage de Cordoue, qui est bien — ce n'est pas peu dire ! — le plus mauvais, le plus inégal, le plus cahoteux de toute l'Espagne ! Nous nous réservons d'aller le lendemain matin visiter avec tout le temps nécessaire et toute notre attention la Mosquée de Cordoue, mais nous jurons énergiquement — quoique un peu tard — qu'on ne nous prendra plus à parcourir les ruelles de l'ancienne capitale d'Abdérame dans un fiacre andalou !

XXII.

LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

Au moment de vous narrer ma visite à la célèbre Mosquée de Cordoue, je sens plus que jamais combien il est difficile de rendre en écrivant les multiples sensations de notre âme et les visions de nos yeux. Les mots sont impuissants à dépeindre un spectacle qui sort du domaine des choses que nous avons l'habitude de voir quotidiennement, un spectacle qui participe de l'*irréel*, de la féerie, que j'entrevois cependant encore en fermant les yeux, mais que j'entrevois comme le reflet d'un beau songe, un beau songe envolé, hélas !

Aussi bien, vous n'attendez pas de moi une description minutieuse, détaillée, diffuse de ce monument des Maures ; je n'ai point la prétention de vous donner les mesures exactes, les dimensions rigoureusement justes de cet édifice ; les guides Bædecker et autres vous fourniront sur ce sujet autant de chiffres plus ou moins approximatifs que vous pourrez en désirer. Ce ne sont que des impressions et des souvenirs de voyageur que vous trouverez en me lisant.

Extérieurement, la Mosquée de Cordoue a plus l'air d'une forteresse que d'un temple ; ses murs bas (dix mètres environ) sont crénelés et percés d'étroites ouvertures semblables à des meurtrières. Disons même toute la vérité, la première impression du voyageur, lorsqu'au sortir des ruelles étroites de Cordoue, il se trouve en présence de ces murs bas et lézardés, est une profonde désillusion. Quoi ! c'est là cette admirable Mosquée de Cordoue ! L'étonnement est tel que l'on doute d'abord ; mais il faut bien se rendre à l'évidence. C'est là la Mosquée sainte et on ne doit pas s'arrêter à en considérer les murs extérieurs : cette gangue vulgaire et sale contient un incomparable joyau, une pure merveille.

Entrons : aussi bien, nous voici au pied de la tour carrée de style gréco romain qui fait face à la ville de Cordoue ; on y accède par une large porte sculptée de dessins arabes et qui est fort belle. Cette tour

est large et a près de cent mètres de haut : avant de pénétrer dans la Mosquée, je gravis les escaliers qui conduisent au faite de la tour, au pied d'une statue de saint Raphaël qui la surmonte, statue qui a été dorée. . . . jadis ! De là, on jouit d'une belle vue de Cordoue, de la Sierra, du Guadalquivir. Aucun bruit à cette heure matinale n'arrive à mes oreilles, sauf le son des cloches de la cathédrale greffée dans la Mosquée.

Du faite, jetons les yeux à nos pieds sur la Mosquée même. Pour se rendre de la tour à la Mosquée, on peut suivre la galerie couverte qui longe les murs de la cour des orangers ou encore se diriger au travers de cette cour par une des allées qui conduisent à une des portes de la Mosquée. Il est vrai, empressons-nous de l'ajouter, que l'on a muré la plupart de ces portes et que trois seulement subsistent : les deux latérales, qui ouvrent sur les galeries et celle du centre qui fait face à la tour. Cette porte s'appelle la porte *del Perdon* : elle décrit un arc arabe ogival de quatre mètres d'ouverture et de huit mètres de hauteur, orné d'arabesques finement ciselées et d'écussons armoriés.

Mais combien pénible est l'aspect de la Mosquée de Cordoue vue du haut de la tour : elle apparaît sous la forme d'une série de petits toits bas recouverts de tuiles sombres, comme la couverture d'un hangar ou d'un atelier d'industrie quelconque. Presque au milieu, des murs blanchis à la chaux émergent de cet océan de petites toitures et se dressent à une assez grande hauteur : ce sont les murs de la cathédrale Renaissance que des vandales ont, hélas ! bâtie au sein de la Mosquée, sans respect pour l'admirable œuvre des Maures. Extérieurement les murs de la cathédrale sont aussi nus qu'il est possible de l'être : ils sont couronnés d'une toiture de briques et de verre.

Ici point de foule dans les rues étroites qui avoisinent la Mosquée, aucun bruit ne monte à nous : c'est le silence absolu, un silence de tombe, et ce silence a une majesté qui impose, une grandeur qui trouble. Si un chaud et brillant soleil ne faisait poudroyer sous nos yeux toutes les ruines de cette cité morte, s'il ne semait des paillettes d'or et de feu sur les flots du Guadalquivir, s'il ne versait dans notre cœur la joie et la clarté de ses rayons, une terreur profonde nous saisirait. Mais l'astre du jour brille si splendidement dans cet azur sans nuage, des pigeons s'envolent si brusquement du haut de la tour au bruit de nos pas, que nous ne sentons plus que l'extraordinaire contraste qui existe entre ces ruines des œuvres des hommes et la nature qui sourit, et les arbres qui se couvrent de fruits, les plantes de fleurs ! Car là-bas, sont les jardins verdoyants du vieil Alcazar de Cordoue !

La nuit, sous les rayons froids et la lumière de la lune d'argent, le spectacle que nous avons sous les yeux doit faire frémir : à cette heure de la matinée, il fait rêver. Mais voici les cloches qui sonnent encore : la grand'messe va commencer.

Je descends vivement, je traverse la cour des orangers, plein de scepticisme et de dédain : jugeant la Mosquée d'après son extérieur, un sourire de risée est déjà sur mes lèvres. J'entre...

Eh bien ! je demande humblement pardon à tous ceux qui m'ont précédé dans ce monument sublime et qui en ont fait d'enthousiastes descriptions, je leur demande pardon d'avoir douté. La Mosquée est féérique : il n'y a pas d'autre expression pour dépeindre l'impression qu'elle m'a produite, impression ineffaçable, indescriptible.

Lorsqu'on est entré parmi ces colonnes de marbre précieux de toutes couleurs, d'onyx, de porphyre, de jaspe, qui semblent sortir de terre, s'élançant du sol de marbre, et monter tout droit, d'un seul morceau, d'un seul jet, jusqu'aux deux étages d'arcs mauresques qu'elles supportent et qui, rayés transversalement de rouge et de blanc, semblent se perdre, se mêler, se confondre les uns dans les autres, on reste saisi d'admiration, sans avoir la pensée de lever les yeux. Les regards s'égarèrent parmi les dix-neuf nefs ou allées d'environ deux cents mètres, qui vont du nord au sud, et parmi les trente-six allées plus étroites qui les croisent dans le sens opposé sur une longueur de plus de cent mètres. Ces nefs sont formées par des colonnes légères de toutes couleurs et d'un seul morceau, elles sont toutes terminées en voûtes ou en coupoles plus ou moins ornées, mais que l'on ne songe presque pas à regarder, tant la vue de ces mille colonnes symétriquement alignées, tant la confusion de toutes leurs couleurs vertes, rouges, oranges, grises, violettes, produisent un effet saisissant. C'est surtout lorsqu'on s'approche d'une des ouvertures faites par les Espagnols aux murs latéraux, lorsque les rayons du soleil, passant au travers des vitraux de toutes couleurs, viennent se jouer parmi ces rangées de colonnes dont on n'aperçoit point la fin et qui se mêlent symétriquement comme les troncs de marbre d'une forêt fantastique où se fondent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dans la féerie des teintes et des nuances de toutes ces colonnes précieuses, que l'on oublie que l'on vit au XIX^e siècle, dans le siècle de l'habit noir et des vêtements sombres, et qu'on se croit transporté en plein rêve, dans un des palais des Mille et une Nuits par la baguette magique de quelque tout puissant sorcier.

C'est sous le charme de cette vive impression, que je me dirige vers le sanctuaire sacré, vers le saint des saints des Arabes, le *Mihrab*, point vers lequel les Musulmans d'Espagne se tournaient soir et matin pour faire leurs adorations, comme les Musulmans de Turquie, d'Afrique et d'Asie se tournent vers la Kasbah de la Mecque. C'est dans ce lieu sacré et formidable qu'était déposé le Coran, écrit tout entier de la main d'Othman, magnifiquement relié et couvert de pierrieres. Les vrais croyants n'obtenaient que comme une faveur insigne, la permission de pénétrer dans le *Mihrab* et ils devaient en faire sept fois le tour à genoux. Ce *Mihrab* (corruption du vocable arabe *Min-Ruhh*, qui signifie « demeure de l'esprit de Dieu », est une chapelle, fermée par une porte fort belle et pratiquée dans l'épaisseur du mur méridional de la Mosquée : elle est située à l'extrémité de la sixième nef et on s'aperçoit qu'on s'approche de ce lieu vénéré des Musulmans, à la richesse des matériaux et des colonnes. Il semble qu'on ait choisi tout ce qu'il y a de plus beau pour l'employer à la construction des environs du *Mihrab* : les colonnes se resserrent et les arcs qu'elles supportent s'entrecroisent avec une légèreté et une grâce qu'on ne saurait trop louer. Ces arcs ne sont plus en pierres peintes en blanc et en rouge, ils sont en marbres blancs sculptés à jour comme une dentelle, couverts d'ornements ; ils sont plus élevés et soutiennent une voûte très ornée et très riche, à l'endroit qu'on appelle le vestibule du *Mihrab*. Il n'est pas jusqu'au marbre qu'on foule aux pieds qui ne soit d'une grande valeur : deux grandes dalles formant à elles seules le plancher du vestibule du *Mihrab*. Quant au *Mihrab* lui-même, il apparaît au visiteur comme creusé et ciselé dans un seul bloc de marbre : le sol en est recouvert d'une seule dalle de marbre, les quatre murs sont formés par quatre blocs de marbre admirablement sculptés, où les versets du Coran apparaissent encore dorés ; quant à la voûte supportée par seize petites colonnettes de marbre et par les quatre blocs qui forment les parois, elle est faite d'un seul morceau de marbre creusé en conque, couvert de ciselures, d'arabesques, de nielles, d'une façon merveilleuse. Cette voûte du *Mihrab* est bien l'œuvre la plus belle qu'ait produite la sculpture arabe ; ce bloc de marbre énorme est si admirablement travaillé qu'il semble léger et qu'il faut une certaine réflexion pour bien se rendre compte de sa masse. On dirait, en outre, qu'il avait été complètement doré : les traces d'or subsistent encore !

Je me suis déjà servi de l'épithète de féerique : qu'on me pardonne

de l'employer encore. Aucune autre ne pourrait donner une idée de l'impression produite par une promenade dans cette Mosquée, parmi ces mille colonnes élancées : et, si j'ai un regret, c'est celui de ne pas avoir pu admirer le spectacle inouï que devait offrir cette Mosquée à l'époque de la domination des Maures, lorsque, comme nous le racontent les historiens, on y allumait, pour la prière du soir, les 7.425 lampes d'or, d'argent et de bronze qui étaient suspendues entre les colonnes.

Je me figurais la splendeur de cette Mosquée sous le règne d'Abder-Rhaman et mon imagination vagabonde me transportait en plein khalifat d'Occident, au milieu des cimenterres et des turbans : tous les souvenirs historiques de l'épopée des Arabes et des Espagnols repassaient devant mes yeux, je revivais depuis quelques minutes, comme en un rêve fantastique, la vie de ces époques évanouies, lorsqu'au moment où, perdu dans cette forêt de colonnes, j'allais perdre la notion du réel, un chant grave, religieux, les accents harmonieux de l'orgue, viennent frapper mes oreilles. Ce fut comme un réveil plein de charmes : je m'avançai de quelques pas encore et, subitement, du demi-jour de la Mosquée aux nefs basses, je passai dans la nef orgueilleuse et inondée de clarté d'une cathédrale Renaissance, où l'on chantait la grand'messe. Dire mon saisissement, dire les sentiments que fit naître en mon âme le contraste extraordinaire de cette cathédrale catholique, qui s'élève, on ne sait pourquoi, au milieu de la Mosquée arabe, est absolument impossible. J'étais semblable à un homme que l'on transporterait brutalement, sans crier gare, d'une civilisation dans une autre, d'un monde dans l'autre, d'une Mosquée dans une cathédrale, de l'erreur à la vérité, de l'ombre à la lumière !

Et, réellement, cette cathédrale, greffée dans la merveille de l'art arabe, est si belle, si riche en matériaux précieux, en œuvres d'art, que je suis tenté de pardonner à ceux qui ont mutilé la Mosquée. A côté de l'art musulman, ils ont placé un chef-d'œuvre de l'art chrétien, et le contraste même de ces deux styles d'architecture fait mieux sentir le contraste des deux religions, des deux civilisations : la Mosquée reste merveilleuse, mais la cathédrale triomphe puisqu'elle nous inspire encore de l'admiration, et c'est peut-être un symbole qu'a voulu exprimer en 1523 le chapitre de la cathédrale en décidant sa construction au milieu de la Mosquée : *faire du temple des Maures l'antichambre du temple du Dieu des Chrétiens.*

XXIII.

LA TOUR DE MALMUERTA ET L'ALCAZAR VIEJO.

En dehors de la Mosquée-cathédrale, Cordoue ne possède aucun monument digne d'attirer l'attention et d'exciter l'admiration des voyageurs. Quelques couvents, transformés pour la plupart en manufactures, un palais épiscopal sans aspect extérieur et dont l'intérieur n'a rien d'intéressant, une grosse tour nommée *tour de Malmuerta* et dont l'extérieur est aussi lugubre que le nom, enfin deux Alcazars qui ne méritent point leur nom, car l'un sert de caserne et l'autre de prison.

De l'*Alcazar nuevo*, transformé en caserne, je ne parlerai point, car c'est un vaste bâtiment sans style, qui ne mérite point qu'on s'y arrête.

L'*Alcazar viejo*, devenu une prison — (oh ! si gaie !) — vaut une plus longue description. Je vais me borner à vous conter la visite que j'y fis le 20 octobre 1892 avec M. le docteur E. Chappet. Tout d'abord « la garde qui veille à la porte de ce lieu de repos » voulut nous interdire le passage ; mais j'exhibai ma carte et le directeur de la prison s'empressa, avec une urbanité toute espagnole, de venir nous inviter à parcourir l'édifice, dont il poussa l'amabilité jusqu'à nous faire les honneurs lui-même. Et, sous la conduite de ce cicérone aimable, nous voilà partis parmi ces ruines immenses que l'on a utilisées plus ou moins bien, précédés de quatre soldats, fusil au bras ! Ce qui reste des Maures, les vestiges de leur passage en ces lieux sont bien peu nombreux ; notre directeur, toujours souriant, nous montre une colonne dans une salle que l'on travaille à restaurer, je n'ose pas dire que l'on restaure, car les travailleurs ont l'air absents ! Puis voici des couloirs, de longs couloirs, de doubles portes qui s'ouvrent, des grilles que l'on décadénasse avec fracas. Malgré cette visite bruyante, les prisonniers n'ont pas l'air de s'apercevoir de notre présence : ils

occupent les salles latérales d'un immense patio, où ils ont la liberté de se promener, de jouer aux barres ou à colin-maillard ; une galerie fort large circule autour des pièces où ces *honnêtes gens* sont en train de subir leur peine et nous les apercevons par des lucarnes grillées, dormant sur leurs grabats, ou lisant ou jouant aux dés et aux cartes, avec force jurons, et, Dieu me pardonne, j'en aperçois même qui se bourrent de coups de poings et de pieds dans une dispute trop animée sur quelque sujet qui n'avait rien sans doute de philosophique. Ajoutons à cela qu'on peut, par le mur très haut qui ferme le patio du côté ouest, leur lancer du tabac et des friandises, et vous avouerez que le métier de prisonnier dans l'Alcazar viejo de Cordoue n'est pas tout à fait aussi désagréable que celui des pauvres paysans, braves gens qui triment du matin au soir au brûlant soleil de l'Andalousie pour payer leurs fermages. Il est vrai qu'en ce pays la paresse est une souveraine de qui bien peu ne sont les tributaires, et le directeur paraît tout surpris quand nous lui demandons si les prisonniers ne sont pas soumis à un travail quelconque. Les faire travailler ! mais s'ils voulaient travailler, oh ! si peu que possible, ils ne seraient pas en prison. Mais le travail dégrade, et il est plus noble pour ces seigneurs du coupe-bourse de se faire nourrir et entretenir par l'État, dans une prison, aussi gaie que celle de Cordoue, où on a de l'air, de la lumière, de joyeux compagnons, que de s'avilir en faisant un travail quelconque. Faire travailler les prisonniers dans les prisons, ce serait, en Andalousie, un sûr moyen de n'avoir plus de prisonniers ; personne ne voudrait plus d'un tel régime, et notre directeur lui-même ne se consolait pas d'une telle révolution dans les habitudes de sa prison. « Ils ne se plaignent un peu que de la nourriture, nous dit-il ; si ce n'était cela, ils ne voudraient jamais nous quitter. »

Et si j'insiste sur ce tableau enchanteur, n'est-ce pas ? de la vie de far-niente des prisonniers de Cordoue, c'est pour bien faire ressortir la profonde honnêteté de cette race espagnole, fière, vaillante, indomptable et généreuse, qui, malgré tout l'attrait qu'offre à son amour des loisirs l'intérieur des prisons andalouses, refuse de se laisser aller au vol, même au larcin, et préfère le labeur en liberté à l'oisiveté sous les verroux.

Nous avons parcouru ensuite divers cachots, diverses salles, qui rappellent vaguement leur primitive destination de demeure princière, une chapelle ; puis, au premier étage, de longs couloirs et des salles

pleines de manuscrits reliés en parchemins et rangés sur des étagères : ce sont les archives de Cordoue pendant plusieurs siècles ; il y a peut-être des trésors historiques dans ces milliers et milliers de volumes poudreux, mais qui osera chercher à les exhumer ? Plusieurs existences d'hommes ne suffiraient pas à lire le contenu de tous ces in-folio.

Nous remercions l'aimable directeur de la prison de Cordoue de sa courtoisie et je lui renouvelle ici l'expression de ma gratitude ; puis nous prenons congé de lui, et le jardinier de l'Alcazar nous fait visiter les jardins. Ne vous attendez pas à des splendeurs : les jardins de l'Alcazar Viejo de Cordoue sont peu dignes d'un pareil titre ; ils sont assez abandonnés et les puissants khalifes d'autrefois en rougiraient sans aucun doute, s'ils les voyaient dans cet état. Ce n'est d'ailleurs qu'une faible partie des anciens jardins des Maures qu'on nous a montrée ; le reste est livré sans retour aux mauvaises herbes et à toutes sortes de cultures productives pour le jardinier du lieu.

Nous avons eu toutefois un réel plaisir à nous reposer quelques minutes, mon aimable compagnon et moi, sous les orangers de ce jardin délaissé, et à respirer le grand air de la campagne, au milieu de la verdure, à l'ombre ténue des arbres, près d'un bassin où nagent quelques poissons rouges ; au sortir des couloirs, à l'odeur de rance et de moisi de la prison, il nous semblait plus doux d'entendre les grosses mouches et les abeilles bourdonner et s'ébattre en plein soleil et de voir des pigeons promener dans les allées mal entretenues leur corpulence somnolente. Je me souviens même d'avoir cueilli et mangé, à la fin d'octobre ! des oranges presque mûres sur les orangers de ce jardin, qui n'était pas du tout, hélas ! le jardin des Hespérides !

XXIV.

MADRID. — LA PUERTA DEL SOL.

« La suprême félicité est de vivre aux bords du Mançanarez, le second degré du bonheur est d'être en paradis, à condition de voir Madrid par une lucarne du ciel. »

Ainsi s'exprime le Castillan, et c'est le cas de répéter :

Qu'à se connaître bien, nul ne saurait prétendre !

C'est un vers de je ne sais qui, peut-être de moi, le hasard est si grand ! Avouez que l'idée qu'il traduit n'en est pas moins juste.

Je ne saurais ratifier le jugement du Castillan sur Madrid ; certes, c'est une ville qui peut prétendre au titre de capitale d'un grand pays comme l'Espagne, c'est une ville qui renferme de beaux et riches monuments, une ville agréable à habiter, où l'on trouve distractions, amusements et le reste ; mais au point de vue du pittoresque, du charme de la vie, de la gaieté des rues, plusieurs autres villes d'Espagne peuvent soutenir hardiment la comparaison avec Madrid, que dis-je ? l'emportent même sur Madrid. Barcelone a plus de mouvement dans ses rues que Madrid, Séville a infiniment plus de charme. Et, au point de vue des monuments, est-ce que Tolède, Séville, Grenade, Burgos, mais Séville surtout, n'offrent point plus d'attractions que Madrid ?

N'insistons pas ; aussi bien nous aurions mauvaise grâce à vouloir établir des comparaisons entre les diverses villes d'Espagne. Chacune d'elles a son caractère propre, ses beautés et ses verrues ; essayons de noter les impressions qu'elles nous ont procurées, tâchons de décrire leurs monuments, mais ne nous efforçons point, nouveau Paris, de décerner à l'une d'elles le prix de beauté. La seule chose que je puis affirmer en toute sincérité, c'est que Séville m'a produit la plus agréable impression que j'aie ressentie durant tout mon séjour en

Espagne, fertile cependant en charmants souvenirs, et que jamais l'image de cette reine de l'Andalousie, mi-arabe, mi-européenne, ne s'effacera de mon cœur !

Je suis arrivé à Madrid le 21 octobre, et j'ai dû chercher à m'installer dans un hôtel tant soit peu confortable. La question des hôtels est importante en effet à Madrid où les bons hôtels sont fort peu nombreux et profitent de leur rareté pour écorcher les voyageurs. Les hôtels tenus par les Espagnols sont assez bon marché, mais la table y est très mauvaise et les chambres manquent de confortable, pour ne pas dire plus. Après quelques recherches, je quittais un de ces susdits *grands hôtels* à titre ronflant pour m'installer très médiocrement, mais relativement d'une façon très acceptable, au café de Paris, établissement tenu par un compatriote très aimable qui a réalisé une belle fortune depuis son installation.

Ceci dit, ne parlons plus des hôtels ou des cafés de Madrid ; cette ville renferme plusieurs beaux cafés, un ou deux bons restaurants et c'est tout. Il ne faut pas lui demander davantage. C'est beaucoup d'ailleurs en Espagne.

Parlons de Madrid même, de la ville. Pour le voyageur qui arrive, soit à la station du Nord, soit à celle du Midi, le premier aspect de la ville n'est pas merveilleux. On est fort désillusionné ; mais on ne tarde pas cependant à se faire une meilleure opinion de la capitale de l'Espagne, lorsqu'on aperçoit en venant de la gare du Nord le palais royal et la place del Oriente, lorsqu'on traverse en venant de la gare du Midi, toute neuve et grandiose, le salon du Prado. On se sent dans une grande ville, tandis qu'au premier abord on avait l'impression d'entrer dans un village.

Ce qui achève de frapper le voyageur et de lui donner immédiatement une idée du charme et du cachet de la ville de Madrid, c'est la vue de cette large et très longue place inondée de lumière, qu'on appelle la *puerta del Sol*. C'est le centre, le cœur même de Madrid ; toutes les grandes artères aboutissent là, les tramways y ont leurs têtes de ligne, une foule nombreuse et animée circule sur les trottoirs, des voitures passent rapidement, toutes sortes de marchands, *camelots madrilénes*, encombrent la chaussée. Cet immense carrefour est bordé de maisons élevées, sans style, mais propres, servant à de grands hôtels, à des administrations, et dont le rez-de-chaussée est occupé par les grandes boutiques et les plus luxueux cafés de la capitale. Tout en face de la fontaine très simple qui décore le centre de la place et

dont le jet s'élève à une assez grande hauteur, se dresse le palais de la Gobernacion, édifice assez banal, qui n'a de curieux que son escalier et la grosse horloge qui décore son faite et dont le cadran est visible de tous les points de la *puerta del Sol*. Ce qui ajoute un cachet particulier à la *puerta del Sol*, c'est le grand nombre de fils télégraphiques et téléphoniques qui se croisent au-dessus de ses maisons et qui sont un peu trop dans le goût Yankee.

Le *palais de la Gobernacion* est tout simplement le ministère de l'Intérieur de l'Espagne ; je ne veux pas en vanter l'architecte, car plus je l'ai considéré et plus je l'ai trouvé disgracieux. Il est bon d'ajouter que les autres ministères espagnols, à part celui des finances, celui de la guerre et celui de la marine, sont encore moins dignes d'attention au point de vue monumental.
